JOANNA PIOTROWSKA

ENTRE NOUS

DU 16 FÉVRIER AU 21 MAI 2023

PROLONGER LA VISITE AVEC ERSILIA

FABRIQUE DU REGARD

VOUS AVEZ VISITÉ L'EXPOSITION *ENTRE NOUS* CONSACRÉE À L'ŒUVRE DE JOANNA PIOTROWSKA. NOUS VOUS PROPOSONS ICI DES PROLONGEMENTS À CETTE EXPOSITION SUR LA PLATEFORME NUMÉRIQUE D'ÉDUCATION À L'IMAGE ERSILIA WWW.ERSILIA.FR

Pour penser en images un monde d'images, la plateforme collaborative ERSILIA - www.ersilia.fr - propose d' :

▪ **EXPLORER** de façon immersive et subjective son mur d'images (œuvres d'art, images de presse et documentaires, publicités, etc.)

▪ **APPROFONDIR** la réflexion en donnant des clés pour comprendre les enjeux politiques, sociaux, historiques et artistiques des images.

▪ **EXPERIMENTER** un nouveau rapport à l'image grâce à des jeux et à des exemples d'ateliers sur les images dont on peut s'inspirer.

Conçue pour un contexte pédagogique, ERSILIA est accessible sur www.ersilia.fr, sur Lumni, et via les ENT (Espace Numérique d'Apprentissage) sur le gestionnaire d'accès aux ressources – GAR. L'enseignant peut créer un compte pour chacune de ses classes et ainsi partager des ressources avec elles, échanger, et suivre leurs travaux. L'enseignant peut aussi travailler en réseau avec ses collègues.
Découvrez ERSILIA sur https://vimeo.com/790103822

Tout d'abord, ce dossier vous donnera quelques pistes pour **explorer** l'exposition en complément du document de salle et des textes explicatifs présents dans l'exposition. L'artiste et les commissaires de l'exposition ont fait le choix de confronter le spectateur à l'ambiguïté des images. Il lui appartient ainsi de relier certaines images et d'y trouver des échos. Si Joanna Piotrowska ne se reconnaît pas dans la notion de « séries », elle parle de « groupes d'images » auxquels appartiennent certaines photographies de l'exposition. Cette dernière permet notamment de découvrir quatre « groupes d'images ». Au rez-de-chaussée : *Shelters* et *Enclosure* et au sous-sol *Self-defense* et *Frowst.* Les prolongements que nous proposons ici s'appuient sur l'existence de ces séries pour guider les activités que vous pourriez mener avec vos élèves. Ensuite, selon le modèle de toile d'araignée que tisse notre plateforme, nous voulons **faire résonner** des images tantôt proches tantôt en décalage avec celles de Joanna Piotrowska en suggérant des liens avec d'autres artistes que vous pourrez faire connaître à vos élèves pour accompagner la visite ou en contrepoint. Enfin, nous souhaitons également **guider** vos pas sur notre plateforme et nous avons imaginé des parcours problématisés autour de cette exposition… À vous ensuite de cheminer selon des sentiers buissonniers ou en suivant des axes liés à vos programmes.

Parmi les échos que vous pourriez faire pour prolonger la visite *Joanna Piotrowska - Entre Nous*, on peut suggérer les axes suivants.

L'IMAGE COMME EXPRESSION DE LA CONTRAINTE

Les photographies de Joanna Piotrowska présentes dans les différents espaces de l'exposition invitent le spectateur à faire l'expérience de la contrainte. Figurant des **espaces domestiques**, des **foyers** où les gestes et les corps, seuls ou en duos prédominent, elles cohabitent aux côtés d'autres images, celles de **cages aménagées** mais vidées de leurs animaux. Il s'en dégage le plus souvent une atmosphère d'enfermement et de violence sourde. La notion d'enfermement trouve également un écho dans la scénographie même de l'exposition qui est conçue comme un espace domestique où le·a spectateur·ice est invité·e à circuler.

Montrer le foyer comme un espace contraignant

Les photographies des ensembles *Self-defense* et *Frowst* montrent des situations où les corps, majoritairement féminins, sont placés dans des postures artificielles, à l'intérieur de leurs appartements, typiques d'**espaces domestiques**, de **foyers** en ordre. Ces corps photographiés sous tension se (dé)battent contre un oppresseur invisible qui les contraint ou, peut-être, les a enfermés.

On pourra proposer aux élèves en explorant le mur d'images de la plateforme ERSILIA de retrouver des publicités ou images qui représentent des femmes au sein de leur **foyer**, assignées à un rôle souvent contraint : par exemple, *Introducing Apple II*, publicité de la marque Apple, publiée dans *Byte*, juillet 1977, ou encore les images de la performance de Claudia Triozzi dans le film *Park* (voir ci-contre) datant de 1998 qui met en scène une femme au sein de sa maison, qui se retrouve piégée et soumise à un quotidien sur lequel elle n'a aucune prise.

De même, sur cette idée de **la représentation de la femme dans l'espace domestique**, on pourra élargir la discussion avec les jeunes et montrer à partir de la plateforme ERSILIA, le travail de Randa Maroufi, qui, elle, au contraire, questionne la place de la femme et des jeunes gens dans **l'espace public**, figés également dans des gestes et des postures qui leur appartiennent et qu'elle a su reproduire fidélement. Son film *Le Park* et un entretien avec elle sont visibles dans cette clé d'analyse et ce lien vidéo.

Les photographies de Joanna Piotrowska de ces femmes dans leurs espaces domestiques interrogent aussi la dynamique des comportements humains dans laquelle s'incarnent les multiples systèmes de domination contemporains. Elles dénoncent notamment **la domination masculine** sur le corps des femmes. Cette critique s'illustre dans l'ensemble des photographies, inspiré par les manuels d'auto-défense. Chaque image présentée montre une femme dans une pose peu naturelle, une posture déséquilibrée ou une contorsion exagérée. Ces gestes étranges et incongrus au sein d'un foyer bien ordonné sont en décalage total avec les gestes attendus et ordinaires imposés par une routine familière et un quotidien domestique dans lequel les femmes sont déjà oppressées. Leurs gestes témoignent ici, à leur façon, d'une opposition, renforcée par l'absence même de l'oppresseur dans le champ de l'image. Cette absence interroge encore plus subtilement la violence des hommes à l'égard des femmes. Il s'agit en effet d'une oppression tellement enracinée dans la société qu'elle peut passer inaperçue.

Pour prolonger la réflexion avec les jeunes sur ERSILIA et interroger **ces rapports de domination des hommes sur les femmes**, on pourra proposer aux élèves la lecture du texte d'Olivia Rosenthal, *Nous sommes partout*. Dans ce texte, l'écrivaine décrit les collages de rue contre les féminicides et s'interroge sur le sens du pronom « nous » qui vient souvent signer ces collages féministes.

Questionner l'impossible émancipation vis à vis de la sphère familiale

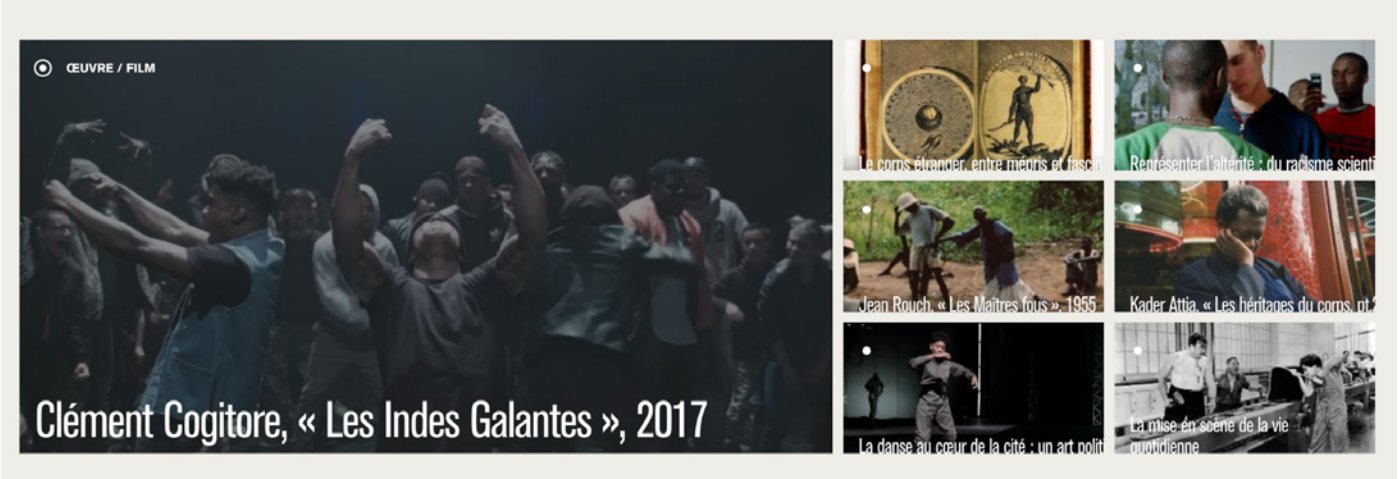
Aux côtés de ces images de femmes dans leurs foyers marquées par l'absence de l'oppresseur, on en découvre d'autres où, au contraire, les corps de duos ou trios mis en scène s'enlacent étrangement laissant le spectateur s'interroger sur les liens entre les modèles : Liens familiaux ? Gestes de tendresse ou de contrainte ? L'ambiguïté demeure mais la question de la domination reste présente à l'image. Il s'agit ici d'une domination qui s'exerce au sein du milieu familial. Pour Joanna Piotrowska, la démocratie n'existe pas au sein de la famille. La question qui sous-tend les images présentées est celle de la représentation de la contrainte. On apprend que certaines des photographies mettent en scène des membres d'une même famille, Joanna Piotrowska se met elle-même en scène avec sa propre mère (voir ci-contre). Leurs postures étranges, relevant de la lutte et du monde de l'enfance, interrogent le spectateur sur les liens familiaux et l'enfermement qui peut aussi exister dans le foyer et la sphère familiale. Joanna Piotrowska se demande à travers ses images si l'on peut se libérer de ses liens qui peuvent étouffer. Le langage des corps, «l'expression corporelle», se substitue aux mots pour dire l'enfermement que procure l'espace familial et les moyens pour chercher à s'en défaire.

Pour réfléchir avec les élèves à **la place des corps dans la photographie**, la plateforme ERSILIA propose à travers un parcours thématique sur «Image et Corps» une réflexion sur le corps comme point de départ et destination du regard. Les corps des modèles de Joanna Piotrowska, en lutte ou enlacés, disent quelque chose de l'enfermement dans lequel ils se trouvent. Ils restent cependant figés. D'autres corps, tels que ceux photographiés par Kazuo Kitai se libèrent des contraintes en se révoltant et en dessinant un mouvement pour se libérer.

Pour découvrir d'autres **mises en scène photographiques de la famille**, différentes de celle de Joanna Piotrowska, on peut inviter les élèves à découvrir sur la plateforme ERSILIA le travail des élèves du lycée Jean Rostand à Villepinte autour d'un lot de photographies de familles disparates prêté par l'éditeur néerlandais Erik Kessels. Ces images sélectionnées par Kessels donnent à voir des accidents, des éléments étranges et drôles qui se sont involontairement glissés à la prise de vue. Ces détournements ont donné l'occasion d'un atelier d'écriture.

Les choix artistiques opérés par Joanna Piotrowska dans son travail photographique relèvent d'une construction très précise, d'une mise en scène rigoureuse qui emprunte à **la performance et aux gestes chorégraphiés**. La force de ses photographies tient aussi d'un travail important sur le hors champ qui ne cesse de dialoguer avec les images permettant justement d'insister sur l'absence et donc de montrer l'intériorisation par les femmes de ces relations de domination.

Sur cette **question de la performance et du geste «chorégraphié»**, un travail approfondi peut être mené avec les élèves grâce à l'entrée thématique «Image et Corps» de la plateforme ERSILIA. Le parcours *Danser son courroux*, centré sur l'œuvre de Clément Cogitore, *Les Indes galantes*, montre comment la danse et la performance peuvent aussi dénoncer toute forme de domination. Dans cette chorégraphie, les danseurs reproduisent sur scène les gestes et les postures reprises de scènes d'affrontement entre la police et des jeunes de quartiers défavorisés. Une clé d'analyse réfléchit à la question de la danse dans la cité. C'est un art politique, le corps du danseur se mue en instrument pour exorciser les formes d'oppression. On peut citer de nombreux liens et exemples, parmi lesquels le travail de Arkadi Zaides dans *Archive* sur les violences engendrées par la situation politique en Israël, où il éprouve avec son propre corps, des marques de la violence qui imprègne, selon lui, toute la société israélienne, ou encore le travail d'Alexandre Roccoli sur la mémoire des gestes ouvriers. Ces exemples pourront être visionnés et partagés avec les élèves pour approfondir la réflexion et faire écho au travail de Joanna Piotrowska sur ses choix de mise en scène.



Exposer la cage comme lieu de mise en spectacle

« Il est important pour moi de créer de telles connexions et de passer de l'animal à l'humain, de l'humain au foyer, du foyer à la cage, de la cage au refuge, à la sécurité, à l'intimité, au toucher. Je navigue entre ces différents points de référence, tout en essayant d'explorer leurs ramifications. »
dans « Joanna Piotrowska en conversation avec Magdalena Komornicka » (2020)

Délaissant le foyer et la sphère familiale pour se concentrer sur d'autres espaces et **lieux d'enfermement**, le regard de Joanna Piotrowska va s'intéresser aux cages et enclos d'animaux dans les parcs zoologiques. **La cage** est un symbole fort de l'enfermement puisqu'elle emprisonne et contraint les animaux dans un espace où ils restent tout de même visibles des spectateurs. Des photographies montrent des enclos où les animaux sont absents, et où il ne reste que les jouets et objets mis à leur disposition pour « enrichir » leur vie en captivité. Ici, la mise en scène des enclos modèle un espace calqué sur l'espace domestique humain, avec un coin pour dormir, pour se nourrir et pour jouer, et renforce un peu plus la dichotomie à l'œuvre entre protection et oppression.

ERSILIA développe une thématique qui croise « l'image et le territoire ». Les enseignants pourront montrer aux élèves d'autres lieux d'enfermement pour les rapprocher des cages de Joanna Piotrowska, allant de **l'animal à l'humain** comme le fait l'artiste. En particulier, plusieurs clés d'analyse consacrées à Ponte City, une tour de Johannesburg à l'organisation panoptique, s'interrogent sur les caractéristiques architecturales du bâtiment qui l'apparentent à l'univers carcéral. L'une d'elles se focalise sur les portes et les fenêtres, et montre que la grille peut être comprise comme un instrument de réclusion autant que comme une protection contre l'extérieur – les rideaux, le linge qui sèche venant faire écran.

Certains artistes cherchent à **dévoiler les mécanismes d'oppression** dont participe l'espace. ERSILIA analyse des œuvres qui révèlent des dispositifs de contrôle des lieux. Joanna Piotrowska, en montrant des cages désertées, dénonce la mise en scène factice supposée embellir la vie des animaux. On trouvera sur ERSILIA la démarche d'autres artistes qui subvertissent les contraintes liées à l'espace pour en montrer l'absurdité. L'œuvre de Claudia Triozzi intitulée *Park*, déjà citée précédemment, que les élèves peuvent trouver sur le mur d'images, rapproche explicitement le motif de la cage de la figure de la ménagère.

L'IMAGE POUR DONNER À VOIR L'INTIME

Les photographies de Joanna Piotrowska s'inscrivent dans une **réflexion sur l'intime** : elle cherche à questionner cette « relation à soi » qui passe aussi par la relation aux autres : les **jeux de l'enfance, la famille, les souvenirs**. Cette zone intime est par définition inconfortable car l'individu ne la maîtrise pas : et c'est à cette incertitude que renvoient les photographies de Joanna Piotrowska.

Certaines images exposées au rez- de-chaussée portent sur des jeux de l'enfance : les photographies de cabanes et le film *Little Sunshine* qui retrace le jeu de « celui qui fait rire l'autre en premier aura gagné ». À l'étage inférieur, le spectateur regarde des photographies qui mettent en scène les gestes que les membres d'une même famille ont eu les uns pour les autres. L'exposition s'achève sur des images appartenant au père de Joanna Piotrowska que l'artiste a retravaillées en les agrandissant et en isolant certains détails. Ces œuvres, **traversées par la question de l'intime**, trouveront un écho sur ERSILIA.

Retrouver le refuge de l'enfance

Joanna Piotrowska a demandé à des adultes de construire un abri au sein de leurs propres appartements. Ces adultes renouent avec les rituels des jeux enfantins. À travers ces draps tendus et ces empilements de chaises ou d'objets divers, elle questionne le spectateur sur la finalité de ces refuges : Sont-ils destinés à s'isoler du monde extérieur ? À s'extraire de sa propre vie ? Pourquoi trouver refuge à l'intérieur même de son propre espace domestique ? L'ambiguïté des images repose sur cette **dualité entre oppression et protection** qui se situe au cœur de notre intimité.

En partant de ces images sur les « refuges » de Joanna Piotrowska et d'une réflexion sur les conditions nécessaires au maintien pour chacun d'une sphère intime, on peut imaginer avec les élèves un travail de confrontation autour de la série de photographies de Henk Wildschut, réalisée entre 2006 et 2010 et également intitulée *Shelter*. Dans cette série, les abris sont des constructions de misère, des abris de fortune au sein de la jungle de Calais qui témoignent de l'instabilité et de la précarité dans laquelle vivent les réfugiés, en marge de la société. La question de l'intimité semble évacuée : dans ces constructions, c'est avant tout la survie qui importe.

La série de Lewis Baltz, *The Tract Houses* , consacrée à l'habitat standardisé aux USA dans les années 1970, réfléchit aux rapports que l'individu noue avec son espace privé. Après la visite de l'exposition, les élèves peuvent rapprocher ces photographies des images de cabanes ou des intérieurs et observer la façon dont les deux artistes suggèrent la dimension aliénante d'un foyer où l'on peut ne pas se sentir à l'abri ni trouver sa place. On notera chez ces deux artistes un même recours au noir et blanc et un travail sur la composition des images qui les rendent énigmatiques. De plus, certaines images de Joanna Piotrowska sont explicitement une mise en scène du foyer et questionnent le désir d'accumulation à l'œuvre dans la société de consommation.

Questionner les gestes dans le jeu et dans la cellule familiale

Dans la vidéo *Little Sunshine*, le spectateur ne comprend pas quelle est la nature du lien entre ces individus de plusieurs générations qui reprennent un rituel de l'enfance «jouer à se faire rire» : certains gestes sont difficiles à interpréter : sourires, grimaces, amusement ou tensions? Quant au groupe d'images dans lesquelles la photographe a demandé à des membres d'une même famille de mettre en scène des gestes de leur histoire familiale, il se développe entre indétermination des gestes – caresse ou agression – incongruité des postures – adulte assis sur un autre adulte – et produit malaise et interrogations chez le spectateur.

Cette quête de l'intime et des relations dans lesquelles il s'inscrit passe par une recréation : l'artiste demande à des adultes de rejouer les scènes de l'enfance pour en révéler les effets. C'est par la **performance** que l'artiste fait revivre un état de l'enfance ou une situation familiale pour tenter d'en capter les effets sur l'intimité de chacun. À travers une analyse de la portée politique de la danse, ERSILIA vous donne des repères pour comprendre le contexte d'émergence, dans les années 70, de cet «art action» ainsi que les intentions esthétiques et politiques dans lesquelles ces formes s'inscrivent.

Lorsque Joanna Piotrowska demande aux membres d'une même famille de rejouer **les gestes de leur histoire familiale**. Ces photographies veulent donner à voir les liens de famille faits de tensions cachées et d'émotions contenues. Il peut être intéressant de comparer son travail avec celui de Rineke Dijkstra. Par ailleurs, ERSILIA présente le travail d'artistes qui ont également réfléchi à la façon dont l'intimité, à travers l'espace familial notamment, est soumise à des pressions, à des assignations de rôles que l'image peut révéler. On pourra rapprocher la gestuelle des membres d'une même famille de Joanna Piotrowska aux portraits de famille grinçants de Ralph Eugene Meatyard.

Retravailler sa propre mémoire à la recherche des liens invisibles

Dans ses travaux les plus récents — qui sont exposés au niveau inférieur à la fin de l'exposition — Joanna Piotrowska s'inscrit dans une **dimension autobiographique**. Elle travaille des négatifs de 35mm laissés par son père comme s'ils contenaient en puissance la trace de ses souvenirs. Ces négatifs ont capturé des moments de famille qui datent d'avant sa naissance. Elle les re-photographie à l'aide d'un téléobjectif, telle une enquêtrice de sa propre histoire, à la recherche de détails qui réactiveraient des souvenirs. En **isolant un geste**, en s'arrêtant sur un objet, elle fait émerger un récit singulier dans ses photos de famille faites d'absence et de présence. De plus, les agrandissements des moments où ses proches se touchent ou de fragments du corps interrogent sur la **présence en creux** de cette enfant qui n'est pas encore là.

Sur ERSILIA, une thématique développe la question du **rapport entre l'image et la mémoire**, et lance de nombreux questionnements : « Comment les images participent-elles à l'écriture de notre histoire, qu'elle soit personnelle ou collective ? Quels rôles jouent-elles dans la création et le rappel des souvenirs ? Archivées, disparues ou réinventées, elles sont au service de l'incessante construction des récits mémoriels.». Elle dialogue avec le processus créatif de Joanna Piotrowska qui, face à la boîte de négatifs laissés par son père, retravaille des images qui lui préexistent, à la recherche du lien invisible qu'elle entretient avec elles. La clé d'analyse consacrée à *La Jetée* de Chris Marker montre que la place des images/souvenirs est cruciale dans la construction de l'être humain.

De nombreuses images de Joanna Piotrowska proposent des plans resserrés sur des mains, dans des gestes d'entrelacement, de soutien comme dans une volonté de dégager des **liens invisibles**. Une clé d'analyse revient sur une exposition que le BAL a consacrée au travail de Eric Minh Cuong Castaing, un chorégraphe qui associe danseurs professionnels et danseurs en situation de handicap ou malades. Des captations vidéos de son travail se dégage la force du contact entre les danseurs qui se soutiennent dans des pressions manuelles, pleines d'empathie et de sérénité. Dans cette clé, vous trouverez également un article questionnant la notion de « care » aujourd'hui.

Légendes et crédits

Couverture : Joanna Piotrowska, *Sans titre*, 2016, 27cm x 21cm, tirage gélatino-argentique
© Joanna Piotrowska, courtesy de l'artiste et Galerie Thomas Zander, Cologne

1. Claudia Triozzi, *Park*, 1998, performance, photo Olivier Charlot © Claudia Triozzi

2. Joanna Piotrowska, *Sans titre*, 2014 - 2018, 120 x 94cm, tirage gélatino-argentique
© Joanna Piotrowska, courtesy de l'artiste et Thomas Zander, Cologne

3. Capture d'écran de la plateforme ERSILIA (www.ersilia.fr)

4. Vue de l'exposition *Joanna Piotrowska – Entre Nous* au BAL © Marc Domage

5. Joanna Piotrowska, *Sans titre*, 2017, 95 x 120cm, tirage gélatino-argentique
© Joanna Piotrowska, courtesy de l'artiste et Galerie Thomas Zander, Cologne

6. Lewis Baltz, *The Tract Houses #25*, 1969 - 71, tirage argentique, 14,2 x 22,4 cm © Estate Lewis Baltz

7. Joanna Piotrowska, *Sans titre*, 2015, 21 x 27cm, tirage gélatino-argentique
© Joanna Piotrowska, courtesy de l'artiste et Galerie Madragoa, Lisbonne

8. Ralph Eugene Meatyard, *Lucybelle Crater + her 15 yr old son's friend Lucybelle Crater*, 1970-1972, tirage argentique, 18,7 x 18,7 cm.
Courtesy Fraenkel Gallery, San Francisco © Estate Ralph Eugene Meatyard

ERSILIA reçoit le soutien du Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse - Direction du numérique pour l'éducation, du Programme Société Numérique de l'Agence nationale de la cohésion des territoires dans le cadre du plan France Relance, de la Banque des territoires Groupe Caisse des Dépôts, de la Fondation AFNIC, du Centre français d'exploitation du droit de copie, de TotalEnergies Foundation, de la Fondation Jordan Wings, du Fonds MAIF pour l'Éducation.